Étincelle

JAN MADD

avec Chantal Saint-Jean

60 ans de magie et de passion

Pleom

Collection « Étincelle »

Crédits photo (cahier central) :
Fred Brossard ; Marc Castagnet ;
Claude Grinberg ; Studio Mas Cherbourg.

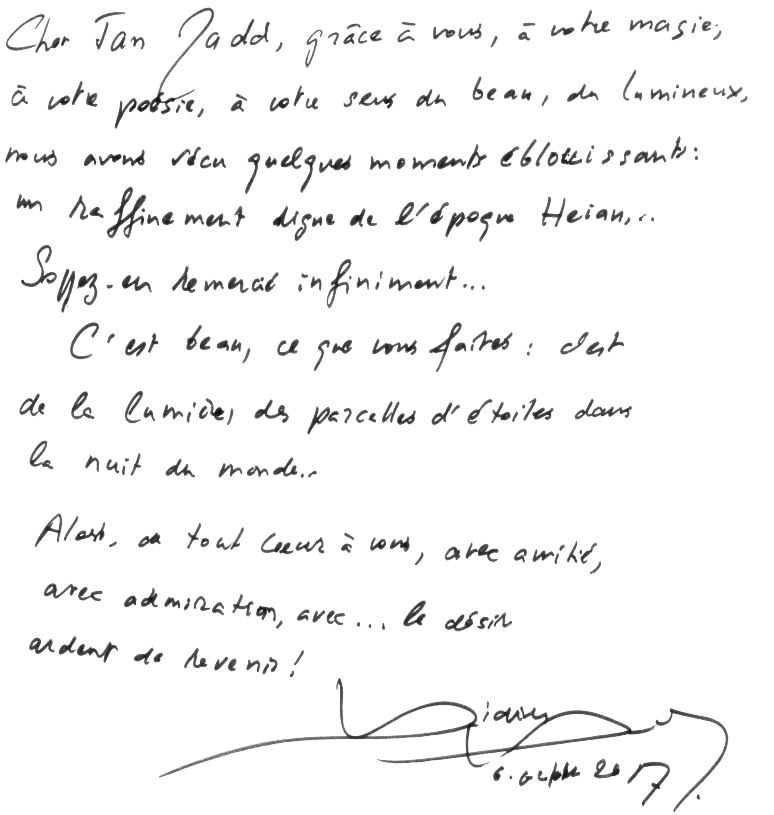
Relecture : Thomas Savary et François Paulin.

Couverture et cahier central : Adèle Bory.
Photo de couverture : Christophe Mourthé.
Mise en pages et composition : Thomas Savary.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions [...] strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par l'article L. 335-2 du Code de la propriété intellectuelle.

Achevé d'imprimer en mars 2022.
Dépôt légal : avril 2022.
ISBN 978-2-9582487-0-3 (édition papier)

© Ploom, 2 rue Barrault, 75013 Paris, 2022.


Cher Jan Madd, grâce à vous, à votre magie,
à votre poésie, à votre sens du beau, du lumineux,
nous avons vécu quelques moments éblouissants :
un raffinement digne de l'époque Heian...
Soyez-en remercié infiniment...
C'est beau, ce que vous faites : c'est
de la lumière, des parcelles d'étoiles dans
la nuit du monde...
Alors, de tout cœur à vous, avec amitié,
avec admiration, avec... le désir
ardent de revenir !
6 octobre 2017

Dédicace de M. Didier Decoin, président de l'académie Goncourt, à Jan Madd, pour la mise en magie de son roman, *le Bureau des jardins et des étangs* au théâtre Métamorphosis, lors de la Fête du livre de Saint-Étienne, le 6 octobre 2017.

Préface

Une vie de magie

Adolescent et apprenti magicien, je me suis cherché pendant plusieurs années des modèles parmi les artistes que l'on pouvait voir à la télévision dans les années 1970-1980. Je m'acharnais alors à monter tout seul dans mon coin de banlieue parisienne un numéro avec six colombes, tel qu'on les présentait au music-hall. Le très élégant numéro de Jan Madd passait alors assez régulièrement sur les écrans, et je scrutais ses passages dans les programmes télé. C'était à chaque fois le même régal pour les yeux et l'esprit, tant les apparitions du néant de blanches colombes demeurent un des plus beaux effets de l'art magique, la symbolique en plus. Et Jan y excellait.

Mais, à chacun de ses passages, c'était toujours le même rappel à l'ordre. Je n'étais pas encore adulte, mais je percevais déjà très bien mes limites. Si mon numéro d'amateur était honorable et faisait même illusion auprès de publics peu exigeants, ravis de voir des effets « comme à la télé » sur d'improbables scènes de MJC ou de patronage, j'avais conscience de la hauteur des marches qu'il me restait à gravir pour devenir professionnel.

Ce rêve de magicien longtemps caressé fut cruellement remisé tandis que j'allais pousser très loin mes études. Je rejoignais le rang des amateurs de magie éclairés et des pratiquants des week-ends. Ce n'était pas si mal, car je restais fidèle à la passion qui ne m'a jamais quittée depuis près de cinquante ans.

Cette bifurcation est sans doute l'un de mes plus grands regrets, même si je me suis consolé en me disant que je n'étais pas fait pour ce type de vie, ce métier et ses incertitudes, ses défis permanents, ses duretés aussi. J'ai depuis toujours conservé avec soin les cahiers griffonnés où je consignais mes idées d'effets magiques et les moyens pour y arriver, agrémentés de croquis malhabiles et de photos noir et blanc, celles de Jan, tout particulièrement, découpées dans les magazines.

Bien plus tard, à l'orée des années 2000, j'eus la chance merveilleuse de rencontrer Jan Madd en tête à tête, et surtout de pouvoir lui raconter ma sincère admiration pour lui, mon parcours heurté d'apprenti magicien et le rôle très grand qu'il joua sans le savoir durant des années dans mon apprentissage.

De cette rencontre magnifique est née une très belle amitié. Je connaissais l'artiste, je découvrais l'homme d'expérience dont les leçons de vie ne m'ont jamais laissé indifférent, sa bienveillance admirable, sa connaissance immense du monde magique et du spectacle. Devenu entre-temps universitaire, féru d'histoire de la magie, je découvrais une passion commune qui nous occupe Jan et moi depuis plus de deux décennies.

C'est en marge d'une de ces discussions à bâtons rompus que je lui ai suggéré de penser sérieusement à écrire un livre de mémoires. Pas seulement pour raconter cette vie hors-norme et ce métier qui ne l'est pas moins, mais aussi pour susciter des vocations, en conforter d'autres, et surtout laisser un témoignage

vivant et exceptionnel de cet univers artistique méconnu dont de nombreuses facettes sont désormais révolues ou en passe de disparaître.

L'arrêt brutal des spectacles en mars 2020 et les longues périodes de confinements successifs liées à l'épidémie de la covid-19 ont été propices à l'écriture de cette autobiographie menée à quatre mains avec son épouse et partenaire de spectacle Chantal Saint-Jean, qui était la mieux placée pour consigner et retranscrire cet itinéraire foisonnant et d'une densité incroyable.

À la lecture de ce récit sincère, touchant et plein de finesse où l'on retrouve avec plaisir son merveilleux talent de conteur, le lecteur ne manquera pas de se dire que Jan Madd serait fier de recroiser le jeune homme qu'il était à 14 ans, lorsqu'il embrassa la carrière d'illusionniste professionnel, parce qu'il a su réaliser sans les tromper ses plus beaux rêves d'artiste, au-delà même, sans doute, de ce qu'il avait lui-même imaginé…

Chers lecteurs, prenez alors la main de Jan Madd. Traversez sans crainte ce miroir magique qu'il vous tend et venez découvrir ses vies d'illusionniste, le monde fantastique et fascinant qui est le sien et l'envers du décor comme il ne vous a jamais été raconté.

François Bost
Professeur des universités
Président de l'association Magie, Histoire et Collections (MHC)

Avant que le rideau ne s'ouvre…

« Pour croire aux miracles, il ne suffit pas d'avoir vu, car on peut se tromper. »

Voltaire

Quatorze mars 2020, il est presque 18 h, je suis allé reporter dans leur volière, située dans notre appartement, à quelques minutes du théâtre, celles que j'appelle « mes filles », les colombes, nos partenaires dans le spectacle. De retour, je vois Simon, préposé au service des consommations et au « plaçage » dans la salle, passer l'aspirateur consciencieusement. Franky, mon assistant de scène et régisseur, fidèle depuis de nombreuses années, nettoie et range les accessoires comme après chaque spectacle. Chantal, le clown Choupinet sur scène, mais avant tout pour moi mon épouse, dans « son pigeonnier », son bureau, prépare la commande des gâteaux pour les enfants. Ils seront là demain, dimanche, pour fêter leurs anniversaires…

Un samedi ordinaire, en quelque sorte, mais à 20 h, rentrés à la maison, nous entendons à la télévision, par le Premier ministre Édouard Philippe, l'annonce du confinement général et la fermeture de tous les lieux publics, dont bien évidemment les théâtres.

Avant que le rideau ne s'ouvre…

C'était un joli samedi, quatre jours avant le printemps, le théâtre affichait complet. Les spectateurs, un public familial, étaient sortis avec des étoiles plein les yeux… Sans le savoir, je venais de donner ma dernière représentation au musée-théâtre Métamorphosis de Saint-Étienne…

L'enfance : la découverte d'une vocation

« Naturellement les enfants sont la source de la magie, et sa raison d'être. » Orson Welles

Mon premier tour de magie eut lieu le 9 avril 1946 à 17 h. Je sortis d'une pièce où je n'étais jamais entré… Ce spectaculaire « truc » d'évasion, appelé par l'anglais Murray « escapologie », mais dont le maître incontesté serait le célèbre magicien américain Harry Houdini, eut lieu à la maternité de l'hôpital Pasteur de Cherbourg. Il ne me valut d'ailleurs aucun applaudissement… Je compris rapidement par la suite que je n'étais pas le seul à faire ce genre d'apparition…

Bien que né à Cherbourg, je vivais avec mes parents à Valognes, petite ville étriquée et bourgeoise surnommée « le petit Versailles normand ». Louis XIV y avait eu sa résidence d'été, à l'hôtel de Beaumont, considérant qu'à cette période de l'année le climat du Cotentin était préférable à celui de Versailles.

C'est à l'école privée, l'institution catholique Saint-Malo, que, pour la première fois, je vis un magicien. Il s'appelait le Professeur Germain. L'instituteur nous avait annoncé la veille

que, le lendemain, sous le préau, un prestidigitateur viendrait présenter une séance de magie et qu'il faudrait apporter un franc de participation ; nous étions en 1955, j'avais neuf ans. Dans cet environnement sans joie et des plus ordinaires, le magicien, sourire inquiétant, redingote noire et pantalon gris rayé, au physique sévère d'expert-comptable, devint instantanément, pour moi, le plus extraordinaire des enchanteurs…

Flanqué de part et d'autre de ses deux guéridons rouge et noir surchargés d'accessoires bizarres qui, à n'en pas douter, devaient renfermer des sortilèges inconnus, cet homme de petite taille cueillait de nulle part des pièces de vingt francs, reconstituait en un éclair deux pages du journal *la Presse de la Manche* déchiré violemment l'instant d'avant, ou bien encore faisait surgir d'on ne sait où, on ne sait comment, des soieries aux couleurs éclatantes, des bouquets de fleurs en plumes multicolores et, comble du mystère, faisait voyager un œuf à l'intérieur d'un petit sac en satinette noire, bordé d'un galon jaune. À cet instant précis, ma décision était prise : « Je serai magicien !… »

Le spectacle terminé, je m'armai de courage pour aborder ce « demi-dieu », bien que je ne sache toujours pas aujourd'hui à quoi ressemble Dieu. Je fus fraîchement accueilli par : « Si tu viens pour connaître mes trucs, tu peux repartir, immédiatement. » Je dus, à mon insu, déployer une force de conviction suffisante, car après un long moment, positionné de dos, rangeant tous ses « trésors » dans deux valises, il me lâcha : « Il y a des livres sur la prestidigitation aux éditions Payot ; c'est rébarbatif, mais, si tu t'accroches, tu pourras apprendre. » Je le suivis jusqu'à sa voiture, une Rosengart noire. J'eus à cet instant la certitude d'avoir croisé le guide du chemin de ma vie. Je devais retrouver le Professeur Germain bien des années plus tard. Il me

fit l'honneur d'assister à un de mes premiers spectacles sur la péniche *Métamorphosis*. À son décès, sa fille me légua ses deux guéridons rouge et noir…

De retour à la maison familiale, j'annonçai très excité à mon père ma décision et lui parlai des livres aux éditions Payot. Il négocia de commander ces livres à la seule condition que mes résultats scolaires soient bons. En réalité, il m'acheta sans attendre tous les volumes traitant de l'illusionnisme. Je comprendrais bien des années plus tard qu'il vécut par procuration, au travers de ma carrière, son immense amour pour les arts, l'opéra, l'opérette, le cinéma, le cirque… Jeune homme, en effet, il n'hésitait pas à faire cent kilomètres aller et retour en moto, une Monet-Goyon, pour se rendre au cirque. Ce fut ainsi qu'il assista à la dernière représentation du cirque des grands clowns les Fratellini, qui firent faillite avec leur chapiteau près de Bayeux, dans le Calvados.

Mon père se prénommait Jean, c'est lui qui m'emmena pour la première fois au cirque des frères Amar, j'avais cinq ans. J'exerçai alors, sans bien m'en rendre compte, mon sens de l'observation. Nous habitions à quelques centaines de mètres de la place centrale, place du Château. En entrant sous le chapiteau, je le trouvai gigantesque, avec ses rayures rouges et jaunes ; je fus très impressionné par les très jolies femmes fardées qui nous plaçaient dans les gradins. Je comprendrais bien plus tard que c'étaient les artistes féminines dans leur bel uniforme rouge qui faisaient office d'ouvreuses. Cette double fonction donnait l'illusion que l'établissement disposait d'un personnel nombreux… mais permettait aussi aux artistes de réaliser de substantiels pourboires, qui venaient s'ajouter à leurs salaires.

Je suis surpris et troublé par les odeurs si particulières du monde circassien : les effluves des fauves, le mélange de la sciure de la piste avec le crottin de cheval — ces odeurs qui resteront à jamais gravées dans ma mémoire, aujourd'hui encore synonymes pour moi de liberté. L'orchestre étincelle avec ses cuivres et ses musiciens en dolmans rouges. Monsieur Loyal, à la voix extraordinairement puissante, le chapeau haut de forme dans ses mains gantées de blanc, présente le programme. Les Rosy and Rosy, acrobates à la barre fixe, apparaissent en costumes de marin américain (nous venons tout juste de sortir de la guerre). Leur succède un magnifique trio de clowns, dont je ne suis plus sûr du nom : deux augustes et une femme, la première en clown blanc — c'est cette magnifique image qui m'inspirera le personnage du clown Choupinet pour Chantal, mon épouse. Ils interprètent la célèbre pantomime *les Pompiers de Nanterre*, avec force jets d'eau, pétards, et terminent avec l'interprétation des trompettes d'*Aïda*, jouées avec des trompes automobiles… Les tigres et les éléphants sont ensuite présentés par Victor Saulevitch : c'est la première fois que l'on voit alors un tigre marcher debout sur ses pattes arrière. Enfin, j'assiste à l'extraordinaire numéro de trapèze volant, les Zemganno, en lumière noire, procédé totalement nouveau à l'époque : dans l'obscurité la plus totale, leurs trapèzes sont matérialisés par deux boules fluorescentes, de même que les costumes des voltigeurs, l'ensemble donnant l'illusion d'une voilure de navire, accompagné par la musique fascinante du *Vaisseau fantôme* de Wagner…

Je restai avec mon père assister au démontage de cet immense village de toiles, pour le voir s'engloutir dans les camions et remorques rouge et jaune. Après le vacarme merveilleux du

spectacle, je me réjouissais de savourer le silence absolu, d'entrevoir les lumières qui s'éteignaient une à une dans les caravanes. À ce moment précis, mon père sortit une boîte d'allumettes de ménage, la remplit avec la sciure prise sur le cercle de la piste, seule preuve matérielle que nous n'avions pas rêvé. Il inscrivit sur le couvercle de la boîte le nom du cirque et la date.

Mon père allait sceller ainsi au total huit boîtes, autant de « *Rosebud*[1] ». Elles porteraient les noms des cirques Amar, avec le magicien Chefalo ; Pinder, avec le magicien Mireldo ; Bouglione ; Francky, avec le magicien Yanco ; Zoo Circus ; Grand Cirque de France ; Rancy, avec le pickpocket Borra ; et enfin le cirque Jean Richard, où le comédien Albert Préjean présentait le spectacle. Juste avant de venir me rejoindre à Paris, au milieu des années 1970, mon père dispersa les sciures de ses précieuses boîtes dans le port de Cherbourg.

Cette même année 1951, à Valognes, j'allais vivre une autre émotion forte, procurée par une merveilleuse rencontre… Le Train Blanc — trois camions, évidemment de couleur blanche, aménagés en exposition — s'installait sur la place Vicq-d'Azir. Le Train Blanc était sponsorisé par la marque de machines à laver Bendix ainsi que les plastiques Gilac, avec à la fin un spectacle gratuit assuré par la chanteuse Rina Ketty, accompagnée d'un accordéoniste. Elle y interprétait ses grands succès d'avant-guerre, dont *Sombreros et Mantilles*. Juché sur les épaules de mon père, je commençai à pleurer, car, gêné par la foule, je ne voyais rien. Rina Ketty, dérangée, me dit : « Pourquoi tu pleures ? Viens là, mon petit ! » Elle me prit dans ses bras, me

1. En référence au film d'Orson Welles *Citizen Kane* et au petit traîneau du même nom.

garda contre elle le temps de sa chanson fétiche, *J'attendrai* — la toute première fois qu'une jolie brune me prenait dans ses bras…

Mon père adorait également le cinéma, il avait construit dans la maison paternelle une salle de projection où il projetait en famille des films parlants qu'il faisait venir de Paris. Il était né dans une famille de commerçants bourgeois établie de longue date à Valognes, petite ville dont Barbey d'Aurevilly a magnifiquement retranscrit dans ses romans l'ambiance pesante et mesquine qui s'en dégageait.

Mon grand-père était bonnetier. Son travail consistait à confectionner et à vendre des trousseaux (literie, linge de table, linge de toilette, rideaux…) à de jeunes campagnardes aisées qui allaient se marier. Ce dernier était revenu en 1918 de la Grande Guerre paralysé par les gaz ; à compter de ce moment, mon père, étant l'aîné, cessa d'aller à l'école. Il avait onze ans. En carriole attelée à un cheval, il reprit les tournées des marchés des villages alentour. Mon grand-père devenu immobile, c'était donc aussi son fils Jean qui, matin et soir, le portait à bras-le-corps du lit au fauteuil, et inversement. Il pesait cent kilos.

Mon père vivait sous le régime patriarcal de cette époque, il ne manquait de rien : quand il avait besoin de quelque chose, il demandait de l'argent à son père pour acheter une cravate, un costume ou une moto !… C'était un très bel homme, pas très grand (il mesurait un mètre soixante-dix), l'exact sosie de l'acteur américain George Raft, lequel immortalisa le premier le gangster Scarface [2]. Il était très élégant, très soigné : on disait de

2. Raft devait terminer misérablement son existence en esquissant difficilement quelques pas de claquettes dans un casino de Las Vegas dont le voiturier était Johnny Weissmuller, qui pour un dollar poussait le fameux cri de Tarzan.

lui qu'il usait ses vêtements en les brossant, j'ai conservé jusqu'à ce jour sa précieuse brosse.

Le dimanche, il avait pour habitude d'aller prendre l'apéritif, un Dubonnet, très à la mode à cette époque, au café du Théâtre de Cherbourg, à vingt kilomètres de Valognes. C'est là qu'un bel après-midi il fit la connaissance d'une jolie jeune femme prénommée Madeleine, vendeuse de chaussures. Elle allait devenir ma mère. Quand il apprit que Madeleine attendait un enfant (moi), mon père demanda au sien quelques billets afin d'acheter les alliances en vue du mariage. Mais mon grand-père se montra fort hostile à cette union : il avait déjà des vues pour son fils, avec l'héritière de riches fermiers de la région.

Il ne donna ainsi pas le moindre franc à son fils, mais lui proposa une paire de boutons de manchette qui dormaient dans un tiroir. Lorsque ma mère revint de chez le bijoutier, confuse et humiliée, elle expliqua à Jean que les boutons de manchette destinés à être fondus pour réaliser les alliances étaient en fait en laiton, ils n'avaient aucune valeur. Mon père quitta sur-le-champ la maison familiale, il n'adressa plus jamais la parole aux membres de sa famille.

S'ensuivit une période très difficile. Nous étions alors au début de l'année 1946, je m'apprêtais à naître. Mon père s'installa à son propre compte et subit les méchancetés de sa parentèle. Son père avait écrit à tous les fournisseurs que s'ils approvisionnaient son fils en marchandises, ils devraient se passer de sa clientèle… Valognes venait alors de subir de lourds dommages durant les bombardements, tout était à reconstruire ; mon père eut l'excellente idée de vouloir s'y associer… Il s'investit dans le commerce de vêtements pour travailleurs. La ville était un immense chantier envahi par des centaines

d'ouvriers. Naturellement, mon père leur fournit tous les vêtements nécessaires.

L'argent coula dès lors à flots, mais mon père confondait recettes et bénéfices, il commit des imprudences. Nous fûmes par exemple les premiers dans la région « à recevoir la télévision », comme on disait à l'époque, en 1956. Mon père acheta aussi, cette fois-ci pour se faire plaisir, la première Dauphine Gordini…

J'étais à ce moment très malade, souffrant d'une infection pulmonaire grave. Pour me distraire, mon père fit installer le poste de télévision dans ma chambre. Le hasard voulut que, lorsque l'image devint enfin nette, à la place de la « neige », après le positionnement de l'antenne sur le toit, apparaisse le magicien Michel de la Vega, dans l'émission *la Piste aux étoiles*. Il y présentait sa célèbre Malle des Indes… Il devint bien plus tard mon ami, et ses précieux accessoires d'illusionniste ont trouvé refuge dans notre musée-théâtre Métamorphosis. Malade, donc alité, je ne pouvais plus aller à l'école ; l'instituteur venait me voir les samedis après-midi : assis à côté de mon lit, il me faisait le résumé de ce qui avait été étudié pendant la semaine, en insistant sur le plus important. Je lui dois de ne pas avoir décroché… Merci, monsieur l'instituteur.

Pendant cette période, le magicien Schmoll vint donner un spectacle que, malheureusement, je ne pus pas voir. Né le 3 juin 1914 à Rouen, il fit son ultime disparition le 30 août 1996, à Morsang-sur-Orge. Cette figure importante du monde magique de l'époque était alors reconnue pour son humour et sa fantaisie, je le découvrirais bien des années plus tard. Personnage aux multiples facettes, il fut chanteur d'opérette, violoniste tsigane, accordéoniste dans une maison close, danseur

de claquettes… Il présentait comme son attraction vedette l'Homme invisible… Pour finir, les spectateurs, intrigués, s'étonnaient : « Mais on n'a pas vu l'Homme invisible ! » Sans se laisser démonter, il répondait invariablement : « C'est normal, puisqu'il est invisible… » Il faisait également la quête au bénéfice des bébés mort-nés, ou des cyclistes scaphandriers…

Pour me consoler d'avoir manqué son spectacle, mon père me montra, à ma grande surprise, le tour de l'allumette enfermée dans un mouchoir, brisée ensuite par un spectateur, puis miraculeusement réparée. Ce fut le premier tour de magie que j'aurais appris !

CE LIVRE AU FORMAT PDF
a été composé et mis en pages
avec LuaTEX.

LES POLICES UTILISÉES
sont EB Garamond, de Georg Duffner
et Octavio Pardo, pour le texte courant et
Avant Garde Gothic, de Herb Lubalin
et Tom Carnase, pour le cahier central.

Dépôt légal : avril 2022.